

Le duel Claude Lanzmann - Jacques Boutault

Une tribune de Claude Lanzmann, cinéaste et directeur de la revue *Les Temps Modernes*, sur la politique de circulation du maire de Paris, a bien agité le petit monde parisien, à commencer par Jacques Boutault, maire Vert du 2ème arrondissement, qui lui répond sur un ton offensif. Mais Lanzmann contre attaque !

Tribune initiale de Claude Lanzmann, *Le Monde* du 1er avril 2007



Claude Lanzmann (DR)

A Paris, que personne ne bouge !

Pas un élu, pas un seul candidat à la candidature socialiste, pas non plus la candidate désignée n'a eu un mot pour dénoncer, déplorer ou seulement regretter ce que les intégristes obtus de l'écologie, qui règnent sans partage à la Mairie de Paris, ont fait de notre capitale. "La destruction de Paris", magnifique article de Michel Deguy publié dans *Libération* du 24 janvier, n'a éveillé nul écho chez nos politiques, non seulement les socialistes, mais, à notre connaissance, tous les autres.

Je tiens pour ma part à souligner un aspect des choses dont Michel Deguy n'a pas parlé, qui est pourtant lié intimement à son propos. Paris - et la gauche y a contribué autant que la droite - est à la lettre une cité policière, la plus gendarmée de toutes les capitales d'Europe. Impossible de parcourir plus de 500 mètres sans tomber sur une voiture de police, sirène hurlante ou pas, sur un fourgon plus volumineux, sur des argousins à rollers, particulièrement hargneux, des cyclistes bleus à VTT qui fondent sur leur proie à l'instar des cavaliers de la vieille police montée, des groupes pédestres de quatre ou cinq, cinq ou six, embusqués en des lieux où la "faute" ne peut pas ne pas être commise, encerclant le coupable comme s'il était un grand criminel.

La police a la charge de réprimer ceux qui ne se plient pas ou ne comprennent rien (ne s'y plient pas parce qu'elles sont incompréhensibles) aux lubies circulatoires du tueur de voitures préféré de l'Hôtel de Ville, l'intouchable Denis Baupin. Les nouveautés des buretchocrates, prêts à tous les coups au nom de l'écologie érigée en foi aveugle, sont dangereuses, voire mortelles et coûtent très cher aux citoyens que nous sommes, qui ne furent jamais à ce point méprisés. Il se chuchote que, pour payer les travaux herculéens qu'elle entreprenait, la municipalité dut emprunter à l'Etat et qu'elle est à l'origine du déluge de contraventions qui s'abattit alors sur les automobilistes, leur arrachant points et argent, une façon commode de se soulager de sa dette. Le but est clair et maintenant avéré : priver les automobilistes des points de leur permis pour leur interdire de conduire, les dégoûter en jouant sur leurs nerfs et en leur faisant perdre un temps tel qu'ils renonceront d'eux-mêmes à conduire et choisiront les "transports en commun".

Quels transports ? M. Baupin expérimente-t-il l'impossibilité de trouver un taxi aux heures de pointe ? A-t-il tenté quelque chose contre le malthusianisme scandaleux de cette corporation ? A-t-

il raté des trains parce que le RER s'arrête brutalement dans un tunnel pendant de longues minutes ? Sait-il que pour des gens âgés aux bronches fragiles, prendre le métro est la source d'un redoublement des maux dont ils souffrent et de nouvelles affections ? Pour certains, marcher sous la pluie, dans le froid, jusqu'à un arrêt d'autobus, attendre celui-ci bien plus longtemps qu'on ne le prétend, ou ne pas même réussir à se protéger sous ce maigre abri car des SDF aux trognes moyenâgeuses s'y sont avec raison installés, tous cartons déployés, signifie à coup sûr la maladie, l'obligation de garder la chambre ou de se faire hospitaliser. Les obsédés de l'ordre et de la norme qui gouvernent la ville annoncent leurs plans extrêmes : interdire par exemple les voies sur berge aux voitures ou fermer le centre de Paris. Devant le tollé, ils disent qu'ils reculent. Mais ils font semblant, ils sont retors, obstinés et parviennent à leurs fins. Les déclarations du poupin Baupin sont édifiantes : ce chevalier blanc défie chacun de nous en combat singulier. Il a tout pouvoir, il rigole, il est tranquille.

Le rêve est en marche : si je sors de chez moi le dimanche, je ne peux pas tourner à gauche car c'est un sens interdit et sur la droite, à cinquante mètres, la rue est barrée car seuls les cyclistes peuvent l'emprunter ce jour-là. Jamais je ne fus averti, jamais consulté, ce décret divin m'oblige à d'aberrants zigzags pour aller où je dois. Les vélos, parlons-en : je suis cycliste et je roule dans Paris quand il ne pleut pas et ne fait pas trop froid. Les autobus me frôlent la jambe à toute berzingue dans notre couloir commun et la croissance exponentielle des motos, scooters, Mobylette, résultat le plus certain de la nouvelle politique, forme comme un nid de bruyantes et dangereuses guêpes autour du malheureux vélocipédiste. Contre la concession à lui faite des panneaux Decaux, le Decaux universel livrera, paraît-il, à la ville vingt mille vélos que chacun, selon un système encore non dévoilé, pourra chevaucher à sa guise et laisser où bon lui semblera. J'imagine que seront créés des garages spéciaux pour la construction desquels il faudra encore défoncer quelques rues !

Mais Paris n'est pas ennemi que des cyclistes, il l'est des commerçants du boulevard Magenta et de dix autres artères, condamnés à vivoter ou à faire faillite parce qu'un beau matin les défonceurs s'installent pour des mois afin de réduire plus encore les voies de circulation, élargir les trottoirs, marquer de longues surélévations de sinistre béton gris nos boulevards, nos avenues, et même d'étroites rues, qui indiquent la frontière entre l'espace commun - celui des bus - et l'espace privé, celui des malheureuses bagnoles qui s'étouffent dans la thrombose. Si vous ne mourez pas de thrombose, vous risquez la mort violente ou la blessure grave. Roulez boulevard Saint-Germain en direction du Saint-Michel et tentez de tourner à droite dans les rues de Seine ou de l'Odéon par exemple, vous vous exposez au pire : protégés par la ligne grise qui délimite le couloir de la liberté, les taxis foncent au vert et vous empêchent de passer. Si vous tentez pourtant de le faire parce que vous n'avez pas d'autre choix, vous avez toutes les chances d'être heurté à grande vitesse par le travers droit de votre véhicule. Les piétons ne sont eux-mêmes pas à l'abri du danger. Je me suis moi-même égaré à pied dans les damiers peints sur l'asphalte, ces marelles mortelles qui sont la marotte dernière du poupin écolo, ne sachant ni où ni quand passer, de qui, de quoi et d'où me garder. Je ne suis pas le seul. Les feux de trafic sont de plus en plus compliqués, de moins en moins synchronisés, de plus en plus lents. Paris était fluide, on fait maintenant du sur-place dans des haltes piétinantes.

Car le roi, l'idéal de nos technocrates, de tous les inventeurs de festivités pour le bon peuple, modernes panem et circenses (Paris-Plage, cohortes rolleriennes encadrées de sirènes policières, etc.), ce n'est pas le piéton, c'est le piéton domestiqué, espèce en voie de création, car on commence à sévir contre le piéton sauvage, celui qui s'est seulement assuré qu'il pouvait passer sans encombre et sans gêner personne, en regardant à droite et à gauche comme il l'a appris de ses parents. La répression gagne : des policiers interpellent grossièrement le pédestre contrevenant, le menaçant d'amende, et je gage qu'il y aura bientôt un permis à points pour cyclistes et un autre, d'une couleur différente, pour piétons. Ceux qui, ayant perdu les points du permis voiture (et c'est très facile, tant la gent policière est devenue teigneuse, sourcilleuse, vétilleuse), roulent à bécane et ne s'arrêtent pas en pleine côte car ils ont vu la voie libre et savent la pente rude, seront verbalisés de la même façon que leurs frères à quatre roues et perdront un

jour leurs points de vélo et peut-être leurs points de piéton. Ils seront alors condamnés à l'immobilité des grues ou des hérons, idéal encore masqué mais bien réel de poupines cervelles à qui le droit exorbitant de faire le bonheur des gens contre eux-mêmes a été conféré. Paris reluit, Paris se meurt, que plus personne ne bouge !

Réponse de Jacques Boutault, Le Monde du 17 avril



Jacques Boutault (DR)

A Paris, libérons l'espace urbain au profit des humains !

On ne peut faire évoluer une ville sans susciter des conflits. Pour répondre à votre tribune, Claude Lanzmann (Le Monde daté 1er-2 avril), il faut du culot. Car vous êtes un pape - dans votre domaine et dans celui d'avoir tenté de suivre Sartre sur toutes ses brisées. Enfin, presque. Mais hors cela point de salut : vous n'êtes pas un expert en institutions publiques ni en circulation. Ni semble-t-il en politique puisque vous ne voyez pas plus loin que l'horizon du boulevard Saint-Germain.

Un expert en amalgames, vous l'êtes. Un expert en confusion aussi. Une collectivité territoriale et l'Etat, pour vous, c'est pareil. De sorte que vous assimilez la Mairie de Paris au ministère de l'intérieur. Il y a trop de policiers ? C'est la faute à ces « écologistes intégristes qui règnent à Paris sans partage ». Vous êtes tout de même un peu pitoyable, M. Lanzmann. Plus moyen de tourner à droite rue de Seine quand on roule boulevard Saint-Germain ? Contre cette infamie, que fait la « vraie gauche » ? Rien. Alors vous appelez à la rescousse « les candidats à la candidature socialiste » (rien de moins que MM. Hollande, Jospin, Strauss-Kahn et Fabius) et accessoirement la « candidate désignée ». Leur mutisme les rend complices.

La pollution, vous ne vous en fichez pas, bien entendu. L'effet de serre non plus. Désormais, c'est entendu, nous sommes tous écolos. D'ailleurs vous faites du vélo le dimanche. Mais modifier vos habitudes ? Vous déplacer autrement ? C'est la fin de la liberté ! Désolé de vous importuner avec la Plèbe, mais ne vous est-il pas venu à l'esprit que la majorité des Parisiens et des banlieusards, celle qui prend le bus, le métro et (de plus en plus) son vélo approuve ? Bien sûr, cette majorité ne dispose pas de votre notoriété, ni de votre capital intellectuel, ni de votre accès aux médias, ni de votre pouvoir d'achat. Elle est donc négligeable.

AVEUGLEMENT ET MAUVAISE FOI

C'est que, coincé dans votre auto, vous ragez de voir le petit peuple vous filer sous le nez, certes tassé dans son bus, mais glissant à bonne vitesse dans un couloir à lui réservé. Et vous l'imaginez vous narguant. Réfléchissez : peut-être que cela, et simplement cela, sonne le glas de la gauche de salon qu'on appela jadis caviar.

Ce qu'il y a de nouveau et surprenant pour le nanti que vous êtes, c'est que les Verts disent ce qu'ils vont faire. Puis le font vraiment. Vous étiez habitué, sans doute, aux promesses d'un soir électoral. Faire ce pourquoi l'on est élu, c'est assurément le lot de « dangereux bureaucrates » ! Non, de « technocrates aveugles ». Et puis, tiens, les deux : de « technobureaucrates » ! Car, bien sûr, ces élus parisiens qui vous emmerdent viennent de nulle part, ne sont pas désignés par le

suffrage universel ni d'ailleurs vraiment écolos. Ni bien entendu de gauche.

Je m'étonne de votre aveuglement et surtout de votre mauvaise foi qui n'a d'égal que votre ego surdimensionné. Vous avez les moyens, cher monsieur, de vous offrir « un taxi aux heures de pointe » ? Vous êtes un bourgeois que le métro dégoûte ? Qu'à cela ne tienne, dites-le sans ambages et allez au bout de votre raisonnement. Offrez-vous donc un abonnement avec code d'accès privilégié ! Puisque vos propos sentent la haine à plein nez, offrez-vous donc ce luxe : dites que le métro pue aux heures de pointe et l'on aura enfin compris qu'il n'est pas pour vous.

Comme toutes les capitales un peu à l'avant-garde, ce que nous avons cherché à faire, c'est soulager Paris, non pas des voitures, mais de l'infamale pollution qu'elles produisent, devenue insupportable aux enfants, aux vieillards et aux personnes de santé fragile, pollution générant beaucoup plus d'ennuis graves de santé que prendre le métro. A libérer un peu de cet espace urbain confisqué aux humains par ces millions de cockpits de métal et de feu lâchés dans nos rues.

Cela ne vous semble pas d'utilité publique ? Visiblement pas. Le bien commun ne paraît pas vous préoccuper. Il s'arrête au vôtre de bien-être, circonscrit au cadastre germanopratin... Las, il vaut mieux en rire. Mais la fraternité non plus ne semble guère vous effleurer : « Des SDF aux trognes moyenâgeuses », cela aussi transpire la hargne et le mépris. J'en connais au moins un, si ce n'est une, qui se retournera désormais dans sa tombe lorsque vous traverserez la place qui porte leur nom, devant Les deux magots.

Diable, M. Lanzmann, c'est vous qui parlez de « maladie » lorsque vous croisez un SDF ? Vous voulez évoquer une contagion sans doute ? C'est vous qui écrivez ça ? Cela sent mauvais, de forts remugles d'un autre temps. J'ai du mal à vous lire et à croire que vous êtes l'auteur de ces lignes. Vous voyez, cela me gêne presque davantage que votre « poupin Baupin », « poupin écolo », « poupine cervelle » et autres « tueur de voitures ».

Mais tout de même « poupin Baupin »... Cela résonne étrangement. Et l'analyse sémantique serait fort justement hors jeu. Elle réduirait votre texte à une peau de chagrin, alors qu'il est plein de savoureuses contre-vérités qui fondent sa démagogie. Simplement, on a tous le visage du hasard, celui de ses parents, de sa lignée, de son poids sur nous. Et, M. Lanzmann, n'importe quel visage vaut bien le vôtre.



Claude Lanzmann (DR)

Un maire "Vert" de rage

Prétendant répondre à l'article dans lequel je dénonçais les excès et les méfaits de la politique de la Ville, mise en oeuvre par Denis Baupin en matière de circulation urbaine, Jacques Boutault, maire (Vert) du 2e arrondissement de Paris, vante comiquement le "culot" (sic) qu'il a dû mobiliser pour oser s'attaquer au "pape" que je suis. Le culot, j'en conviens, n'était pas de mon fait, je n'ai eu que du courage, car s'en prendre aux Verts, je m'en avise aujourd'hui, est un crime de lèse-majesté.

M. Boutault s'étouffe d'une verte rage, se montre incapable de lire, cite de travers, n'argumente pas et n'a d'autre ressource que les insultes et les contre-vérités. Avec une grosse ironie, il circonscrit mes déplacements à "l'espace germanopratin" parce que j'ai parlé du danger qu'il y a à tourner à droite vers les rues de Seine et de l'Odéon lorsqu'on roule boulevard Saint-Germain. Il y a bien d'autres voies dans Paris où le même danger existe : la statistique des accidents graves engendrés par le nouvel ordre urbain peut être aisément consultée, malgré tous les artifices pour les nier. Autre exemple : j'avais écrit : "Je suis cycliste et je roule dans Paris quand il ne pleut pas et ne fait pas trop froid. Les autobus me frôlent la jambe à toute berzingue dans notre couloir commun (...)." Sous la plume de M. Boutault, cela donne : "D'ailleurs vous faites du vélo le dimanche !"

Notre élu Vert devrait savoir que les autobus sont fort rares le dimanche. Non, M. Boutault, je roule en semaine, et si j'évite de le faire par grand froid ou grande pluie, c'est simplement parce que j'ai 81 ans bien sonnés, ce que j'ai en effet omis de confesser. C'est également la raison pour laquelle, quand je parlais de personnes aux bronches fragiles à qui les courants d'air du métro sont médicalement interdits, c'est à moi que je faisais allusion.

Mais j'en connais d'autres qui se trouvent dans la même situation. Je ne suis ni un "nanti", comme vous l'écrivez sans rien savoir de moi, ni un "bourgeois que le métro dégoûte" parce que je me plains de ne pas trouver un taxi aux heures de pointe, je ne jouis d'aucun privilège et j'attends, en hiver, pendant de longues minutes, un autobus qui tarde à venir, ce qui me coûte trois bronchites par saison. Quand je parlais des SDF qui se réfugient sous les abribus, "y installant avec raison leurs cartons", vous supprimez malhonnêtement, dans la citation que vous faites, le "avec raison" et inférez à partir de là que je méprise et hais la "plèbe" (c'est votre langage, pas le mien), les pauvres, le peuple, etc.

Et, plus ignoblement, sans vous rendre compte que ce sont vos propres fantasmes qui s'expriment, vous me prêtez la crainte d'être contaminé par les SDF, ajoutant : "Cela sent mauvais, de forts remugles d'un autre temps (...)." Ce propos, concernant l'auteur de Shoah, est abject. Ce n'est pas le métro qui pue, comme vous voulez me le faire dire, c'est que cette idée soit née en vous : les SDF déparent sûrement votre belle ville, mais les électeurs ont le droit de penser que leurs deniers et leurs voix eussent été mieux employés si le problème politique et social des sans-abri était passé avant la réforme des couloirs d'autobus, la refonte des trottoirs ou la création d'espaces verts. Rendre la ville aux humains, dites-vous : à quoi bon, si le vert et le rutilant se paient du rejet de certains dans la sous-humanité ?

La destruction de Paris

Tribune de Michel Deguy, écrivain, universitaire et directeur de la revue Poésie, publiée dans les pages Rebonds de Libération, le 24 janvier 2006.

En gelant la circulation, la mairie a instauré un «couvre-vie» sur la ville.



Michel Deguy (DR)

Paris n'est plus une très grande ville. C'est une agréable cité, qui ressemble à un gros bourg paisible. Souvent le soir, traversant le boulevard Saint-Michel ou le Saint-Germain, à l'heure où Londres, New York grondent, j'aperçois un bus ou deux, vides aux trois quarts, trouant la nuit; quelques piétons se hâtent chez eux, comme dit le romancier. Les rez-de-chaussée commerciaux ont mis la veilleuse. Les surgelés Picard grelottent. Les SDF dépliant leur couchage de carton.

J'accuse la mairie de Paris d' «entrave à la circulation», délit punissable.

Ils ont voulu la province le tramway obsolète, la plage ou la pétanque, la piétonisation villageoise, les maraudes ou les parages des gros autocars touristiques, les quartiers chichi, les foires à brocante et à charcuterie.

Le commerce a horreur du vide? Qu'on lui donne (?) les grandes places et les larges trottoirs; couverts à chaque fête (c'est tout le temps) de baraques de bois accolées où les crêpes, boudins et autres pots d'étain, attisent la convoitise de l' *occasion*. La fripe a rasé la librairie au Quartier-ex-latin; la plus-belle-avenue-du-monde (*sic*) est affermée par la boutique.

Faute d'agrandir Paris en annexant la banlieue, on a transformé Paris en banlieue. Huit millions d'urbains sont traités de, et en, banlieusards; et les *intra-muros*, ces malheureux deux millions immuables bouclés à jamais dans leur ceinture et leur périphérique, obéissant à une poignée de dogmatiques omnipotents, subissent, paralysés, une transformation dévastatrice de leur Ville. On a détruit les grandes et belles avenues, jadis à la fois encombrées et rapides, les voici découpées en couloirs incompréhensibles, obstruées de trottoirs médians au profit de sinistres allées centrales avec leurs arrêts de bus en guérites-miradors au milieu de la chaussée. Partout les panneaux contradictoires, les Decaux exhibitionnistes, les interdictions peintes sur le bitume. La ville fléchée à mort se traîne. Montparnasse, Port-Royal, Gobelins, Saint-Marcel, Rivoli, Magenta, Sébastopol, Jean-Jaurès, l'axe Pigalle-Père-Lachaise, des kilomètres d'autres voies étranglées. Tout doit s'enfiler dans une interminable queue leu leu monomaniacque d'un exode harassé. *A contresens*, ils ont réussi cette prouesse d'installer à la fois la thrombose latérale et le vide central, le bouchon et le désert! Les deux *mauvais opposés* se gênent, conjuguant le pire, au lieu que les deux beaux contraires associés s'ajointent, la «spaciosité» avec l'animation. Dans la rue du Bac, un de nos rares axes Nord-Sud, et qui va se rétrécissant du Saint-Germain à la Seine, il n'y avait que deux files, et déjà saturées; on vient d'en supprimer une, en «*autorisant le stationnement à seule*» fin

d'enrayer plus encore le débit!

A-t-on augmenté le nombre des taxis et des bus? Nullement. A Londres, ils se touchent; à New York on ne voit qu'eux. Ici on les cherche. Il n'y a que le métro qui fonctionne bien, où l'on s'entasse. Tout ça pourquoi? Pour les vélos, les rollers, le jogging. Ils remodelent Paris pour le dimanche des cyclistes et des familles. Pour cent vélos et quelques patins, ils vont fermer les voies sur berge et rêvent de «piétonner» la Concorde. Le piéton roi a la priorité absolue, ce monstre légal, cette faute de jugement. Est-ce au nom d'un principe de réalité? Au contraire. Ni de plaisir. Parce que le Parisien n'est pas, et ne veut pas se faire, cycliste. Le Parisien n'est ni hollandais ni chinois. C'est dommage mais c'est comme ça. Premièrement il a «peur»; il croit que l'automobiliste veut sa mort.

Deuxièmement, on l'a persuadé que l'air était irrespirable; ce qui est entièrement faux. (Attention: c'est un cycliste qui vous parle.) On ne s'étouffe que dans le métro. La Ville lumière est passée au couvre-feu, couvre-vie. Or ce qui compte, c'est l'animation. La vitalité d'une grande ville se mesure aux déplacements qu'on y doit et peut faire. Une ville mondiale n'est pas faite pour la promenade, le lèche-vitrines, les touristes. Attrape-soldes ou vacanciers, ils sont surnuméraires, parasites... Très importants, certes, mais secondaires. Le tourisme n'est pas le but, mais la bonne conséquence. Il ne faut pas prendre la marge pour le centre; erreur la plus répandue aujourd'hui. Paris n'est pas une plage, ni une station de ski; Paris-pétanque, Paris-pêche, Paris-pique-nique, ce n'est pas le programme. L'activité primaire, comparable (banalement) à celle d'un organisme, un scanner imaginaire en montrerait les vecteurs et les synapses d'échanges fourmillants, proliférants, inlassables. L'activité requiert la circulation. Il faut donc remettre en jeu «*contradictoirement*» les deux conditions de celle-ci: la «spaciosité» et la sanction contre les «stationneurs» abusifs. Démolir tout ce qui réduit la largeur des voies et des vues, et punir durement les «obstrueteurs». Rendre à la circulation, au bon stationnement, et aux bons «embarras de Paris» un maximum de surface, ce qui implique de démolir les obstacles, les privilèges d'acier, recoins, vestibules en pavé, ronds-points accapareurs, barrières plantées, trottoirs géants; et conjointement traquer le parking sauvage et redempter le piéton-qui-a-tous-les-droits. Ne pas configurer la rue «pour» l'exception (l'invalidé du coin, le corps diplomatique infatué), mais pour l'aisance générale. Faire monter le contentement et non la «râlerie», faciliter la danse des citoyens enlaçant leur ville. On a tout investi dans la voirie pour la saccager, rien dans le logement. Des millions d'euros furent coulés dans le bétonnage d'obstacles, l'«insularisation» des «quartiers», le «labyrinthe» des circuits; mais les hôtels insalubres brûlent, les églises ou les gymnases sont occupés, les loyers montent. Il faut «*construire*» mais du logement social, de l'habitation modérée, des cités universitaires. Il faut ouvrir la ville à ses confins, et réinventer de beaux monuments. Ou renoncer à la gloire et à la modernité. Ce qui précisément arrive: le Comité olympique ne s'y est pas trompé.

Tant qu'il y aura de l'auto-mobile, de tout format, c'est-à-dire vraisemblablement encore pendant tout le siècle, il est capital (c'est le cas de le dire) que les flux de circulation aient leur fluidité. Si vous ne voulez pas que les moteurs à explosion polluent, ce n'est pas le «*transport*» et ses véhicules qu'il faut entraver, ce sont les machines «à essence» qu'il faut remplacer. Inventez! Et comme il y eut des milliers d'attelages dans une belle odeur de crottin («*sentez-vous*» les vieilles cartes postales haussmanniennes?), il pourrait y avoir des dizaines de milliers de «*voitures*» d'un troisième type. Ce n'est pas le voiturage qui doit disparaître pour une cité inanimée, interdite comme dans le tableau fameux, c'est le gaz d'échappement! Une métropole doit demeurer un tourbillon attractif; le mouvement l'emporter en avant.